

# LE JARDIN SAUVAGE

ENCRES DE CHINE Paul De Gobert

TEXTES Pierre Loze

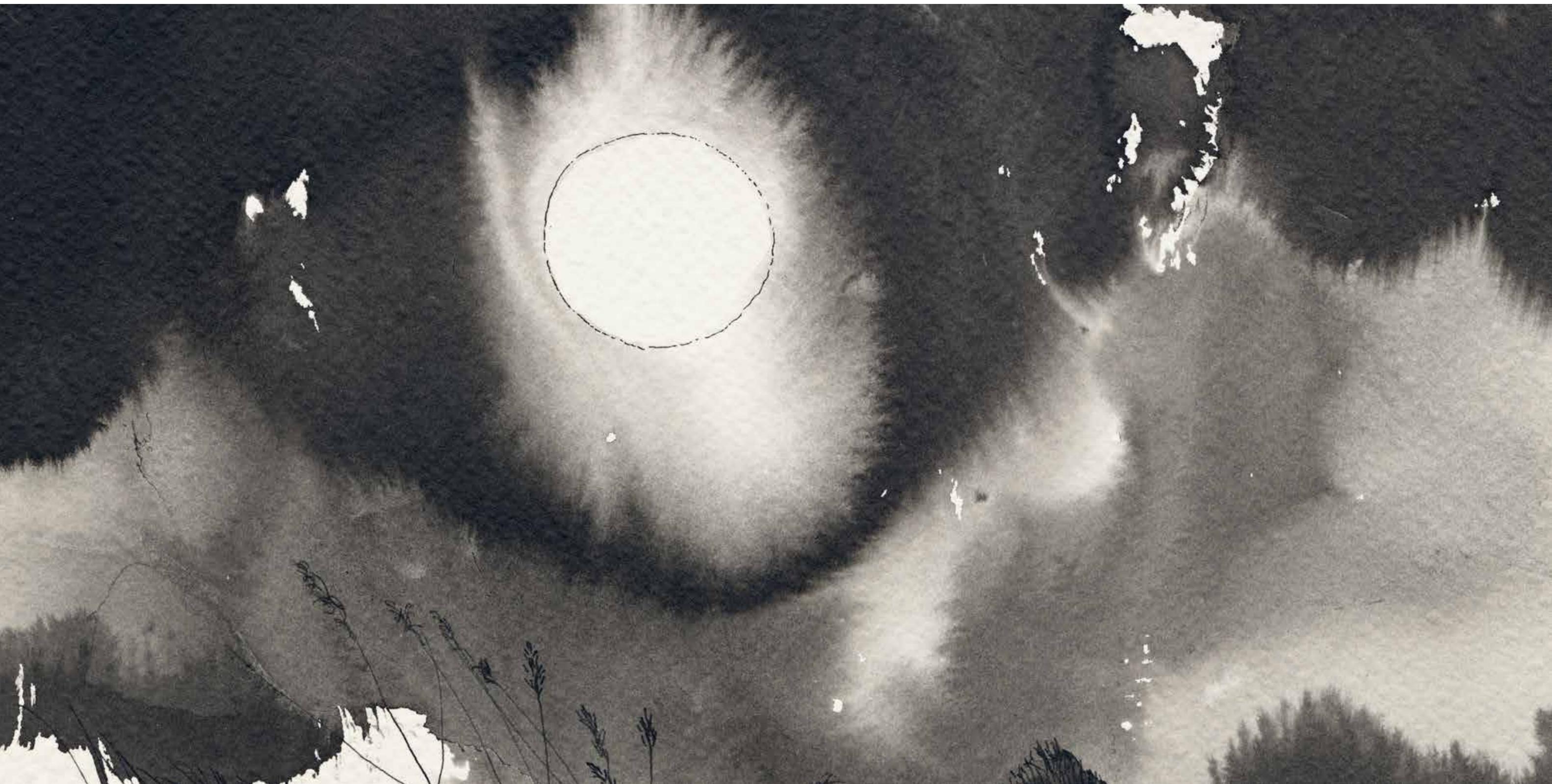


PRISME  
EDITIONS

Y A-T-IL ENCORE MOYEN DE S'ÉCHAPPER DISCRÈTEMENT, hors des réalités de ce monde, et de s'installer dans ses marges, sans déranger personne ? Le Jardin Sauvage est une fable qui le suggère. Ce livre nous emmène par des

chemins de traverses, dans un monde parallèle qui est celui de l'enfance, s'aventurant en compagnie d'un artiste peintre, Paul De Gobert, et d'un écrivain, Pierre Loze dans les sentiers du rêve et du souvenir confondus.

Les dessins ont été réalisés à l'encre de Chine sur Velin d'Arche 260GR, 450 X 300 MM, 2017 & 2018









(...) CETTE MAGIE DES ASSOCIATIONS D'IMAGES, de mots, de couleurs ou même de lumières, pouvait aussi agir dans l'espace. Il y avait des rues ou des lieux que je n'aimais pas et craignais même confusément, parfois simplement à cause de leur nom, ou parce que j'avais vu s'y produire un accident. Il y avait aussi plusieurs endroits de Bruxelles où je pensais voir la mer. À l'Altitude Cent, au Palais de Justice. Mais je n'ai aucun souvenir d'être allé à la mer au même âge. Ces images me sont restées créant encore dans ma tête des contiguïtés merveilleuses, ou de légères sensations qui m'aident à vivre dans la ville où j'habite : aujourd'hui encore, il y a des rues que j'aime, par lesquelles il me plaît de passer et d'autres pas, où je ressens même un léger désagrément, et que j'évite. Cette magie des mots s'étendait à d'autres villes : vers six ans, je confondais Pompéi et Pampelune dont j'avais entendu parler, et dans mon esprit la ville engloutie sous les cendres du Vésuve était la même que celle qui organisait des courses meurtrières où les taureaux parcouraient les rues, et elle résumait en une image le drame de l'existence humaine que je pressentais avec effroi. (...)

>> PAGE XX



(...) JE ME SOUVIENS AUSSI dans les premières années de ma vie du bonheur ressenti après un long périple en ville, tenu par la main et parfois porté, lorsque arrivé au lieu dont nous étions partis, qui m'était familier, je l'avais reconnu tout à coup, venant d'un autre côté. Plusieurs fois j'ai eu cette sensation et chaque fois se produisait une sorte de basculement merveilleux. La reconnaissance des lieux ou des objets, la capacité de voir les choses de diverses façons, de se laisser surprendre par elles, sont devenues alors la source d'une jouissance mentale, une des motivations du plaisir d'explorer, d'une gourmandise de connaître encore.

Mais, du plus loin dont je me souviens, j'ai été habité par la volonté d'échapper au sort commun. Comment peut-on ainsi, depuis la plus petite enfance, se cabrer comme un âne, refuser d'avancer avec les autres, et résister à toute forme d'embrigadement ? Mystère. Il a dû se passer quelque chose. Très vite, le rêve de s'échapper a pris forme pour moi dans l'espace ou dans le temps : c'étaient les lieux qui n'obéissaient plus tout à fait à l'ordre de la ville, ou les heures volées à ma vie d'écolier. Le réfractaire que je suis était déjà en train de naître alors. Ils avaient tous leur avis sur ce qu'il fallait ou non faire, ils prenaient leur grosse voix, et ce ton bizarre qu'utilisent les adultes pour parler à l'enfant. « Oh je vois un petit garçon qui n'est pas sage ! Oh ! Il fait l'œuf, voilà, il fait l'œuf ! » Ils s'y mettaient tous. Pas ma grand-mère : « Mon petit garçon » me disait-elle, « Mon gentil petit garçon », me caressant les cheveux et rajustant mon col. Cela m'a peut-être aidé à le devenir un peu, à jouer l'enfant sage. Elle n'avait pas l'air de savoir que j'étais un vaurien et un paresseux.

Il est vrai que je me cachais bien. Si jeune, on n'a d'ailleurs pas vraiment de mots pour exprimer son désaccord, ce n'est encore qu'une confuse et silencieuse sensation de refus, une vague et obstinée volonté de fuite. Nous étions tous là pour la fête des mères, formant une chorale devant nos mamans et grands-mamans attendries. Les demoiselles nous avaient mis du rouge à lèvres, et on devait tous chanter. Ce produit gras sur mes lèvres produisait une sensation horrible. J'ouvrais la bouche, comme tout le monde, puisqu'il le fallait, mais pas un son n'en sortait : j'avais trois ans et demi. Faire semblant, s'échapper, trouver des chemins de traverse dans le maquis de ces obligations qui font de l'enfance et de l'adolescence un interminable cauchemar. Durant toutes ces années, je vagabondais, j'étais ailleurs. Aux récréations, je me mettais sur le côté et je laissais les autres crier et se poursuivre dans la cour, et je me réfugiais dans ma rêverie. Du train qui nous menait en ville, je regardais les jardins potagers avec leurs cabanes de Robinson qu'on aperçoit sur les terrains cultivés, entre les voies de chemin de fer et l'arrière des quartiers d'immeubles. Mon désir se projetait complètement dans ces interstices en marge des quartiers d'habitation, conquis sur des espaces perdus, auxquels on accède par des sentiers dérobés. N'est-ce pas de ce côté-là que commençait l'aventure ? Plus tard... Quand je serai grand...

J'aimais aussi voir dans la banlieue les dernières prairies et les dernières fermes qui résistaient encore à l'urbanisation, les terrains vagues en attente, où la nature reprend ses droits, traversés de sentiers faits pour l'école buissonnière. Je les découvrais après la classe durant les heures où j'échappais à la surveillance. Ce temps pris sur des retours de l'école un peu tardifs, je le passais à traîner, à regarder la nature, les maisons, mais aussi les voitures d'alors dont les formes bizarres me fascinaient, et les sensations que je glanais ainsi me laissaient le sentiment d'avoir vécu quelque chose que l'école me refusait.

J'explorais des parcs à l'abandon avec leurs villas aux volets fermés qui racontaient des fortunes évanouies, des drames muets. Il y en avait plusieurs dans la commune d'Uccle où j'habitais. Je me glissais dans ces grandes propriétés à travers la haie pour rôder dans ces lieux redevenus sauvages, et parfois j'entrais par effraction dans d'immenses maisons vides, avançant de salle en salle avec la peur d'y être surpris. Le sentiment d'enfreindre un interdit ajoutait à mon bonheur. J'aurais bien aimé moi aussi me mettre hors-jeu, être né dans un interstice du temps, un 30 février ou un 31 juin, plutôt qu'un 4 juillet, et avoir mon domaine à moi, installer mes retranchements en dehors de tout, en campant en marge du calendrier.

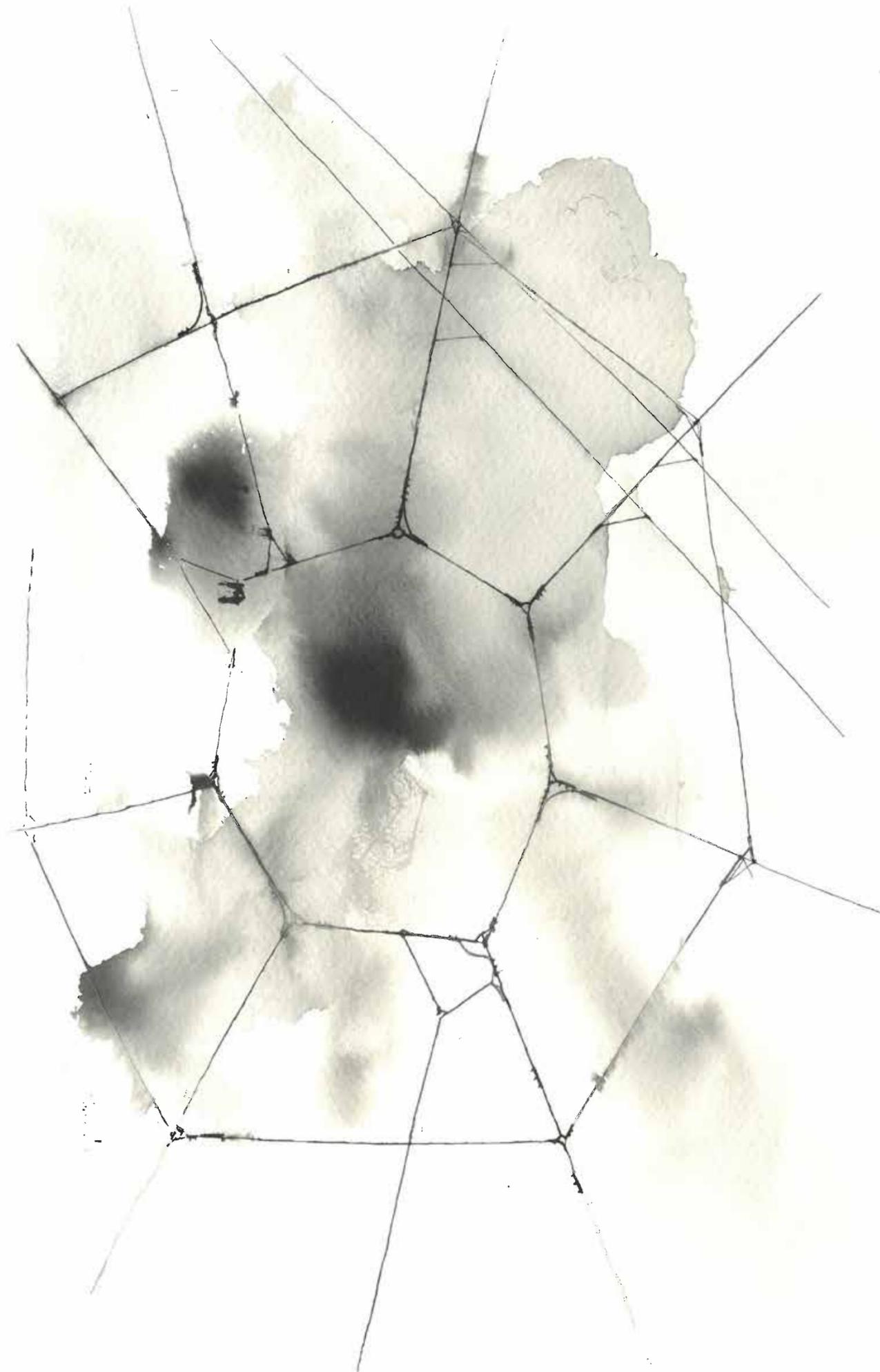
Dès que je fus assez grand pour ne plus me faire repérer comme un écolier en maraude, à quatorze ans, pouvant désormais passer pour un jeune apprenti rejoignant un chantier, le matin, je me débarrassais de mon cartable et prenais le tramway dans le sens opposé à celui qui devait me conduire à l'école. Rimbaud dans une poche, Verlaine dans l'autre, je partais avec ces compagnons de promenade vers les confins de la ville, là où elle rencontre la campagne. Mes parents habitaient alors une maison bâtie au sommet d'une colline. Au printemps, le vent de la nuit y apportait un air venu du large, et aux premières heures du jour, la tentation de manquer l'école devenait irrésistible. Les senteurs de campagne me saisissaient en ouvrant la porte de rue. Il me suffisait d'en ouvrir une autre voisine, celle qui donnait accès au garage, d'y jeter discrètement mon cartable et, adieu César et ses légions, ses campagnes militaires à travers la Gaule, son lieutenant Labienus ses impedimenta à transporter ! On ne ferait jamais de moi un soldat. Je devenais un déserteur.

Mes promenades ainsi commencées dès sept heures et demie me menaient depuis Uccle Calevoet à travers le Kinsedael ou la montagne de Saint-Job par les bois et les prairies ou les chemins creux vers Linkebeek, Alsemberg ou Beersel. Je parcourais des sentiers entre des jardins potagers et des petites maisons ouvrières dont la cheminée fumait doucement dégageant un parfum de feu de bois ou de charbon. Cette banlieue peuplée de semi-ruraux ressemblait exactement aux paysages qu'en a donnés Jean Brusselmans. J'y voyais des ouvriers à la retraite, en veston de laine avec leur casquette, s'activant tranquillement sur leur champ au petit matin, sciant du bois ou nourrissant leur basse-cour, et plus tard sous le soleil montant, apparaissaient des ménagères faisant pendre leur linge. Je n'avais qu'un regret, celui de ne pouvoir rendre visite à ma grand-mère que j'aimais tant et qui vivait elle aussi cette vie domestique tranquille, mais qui aurait trop désapprouvé mes absences répétées de l'école.

« La vie est là, simple et tranquille », me disais-je, me souvenant des vers de Verlaine dans Sagesse qu'il écrivit en prison à Mons. Je m'étais évadé de la mienne, pour quelques heures, j'échappais à la promiscuité de l'école, à ses contraintes, à sa discipline, à ses odeurs, je respirais l'air du matin et pour moi le parfum de la liberté et celui de la nature se confondaient. Parfois, je faisais halte pour me réchauffer dans un de ces estaminets de campagne où se réunissaient dès l'aube des hommes âgés, buvant déjà leur bière. Ils me regardaient d'un air complice, sachant bien que je manquais l'école. J'y buvais un café, je me plongeais un peu dans les livres que j'avais emportés, et puis, je reprenais ma course sous le soleil de dix heures devenu déjà plus chaud et resplendissant, et je pouvais plus loin encore mes explorations vers les champs et les bois. (...)







(...) JE SUIS NÉ EN VILLE. Les premières sensations du dehors, de l'air frais sentent aussi la ville : la pluie et la poussière, l'odeur un peu acide des tramways ou du charbon. Du balcon, j'aperçois derrière des grilles ornées de trèfles en fonte, le vide en dessous de nous. Ma grande sœur Marie est à côté de moi et me tient par la main. Nous prenons l'air. En bas, le bruit et le mouvement de la rue. En face, la voisine qui nous aime bien et nous fait signe de loin. Marie lui répond par un signe de la main. Parfois la voisine parle avec ma maman, d'un balcon à l'autre. En haut de la rue, un grand espace lumineux, le ciel où les câbles des caténares qui se croisent forment une toile d'araignée immense, avec des nuages gris derrière. Quand nous sortons, je lève toujours les yeux à cet endroit. À cet âge, on regarde tout, même le ciel. Tout s'équivalait. Je regarde aussi à ma hauteur les gratte-pieds des maisons, les soupiraux devant chaque seuil, et les grilles d'égout, qui m'inquiètent. Dans un fragile équilibre, on passe de l'infiniment grand au plus petit détail avec une perception de l'au-delà, comme si l'on savait, qu'à tout moment, on est susceptible d'y retourner. Le gouffre est derrière chaque trou. « Attention, ne pas tomber ! » On me tient par la main pour m'éviter les chutes. La vie, c'est tenir debout et regarder autour de soi. Et, le long du trottoir, là. Là, là, je tends le bras, je montre du doigt... ça m'intéresse. « Ça c'est une au-to ». Beaucoup sont noires. Elles sentent l'huile. Elles ont de grands yeux et me regardent. Mon papa me prend, me soulève et me montre le volant. Parfois leurs fenêtres sont ouvertes et je sens les odeurs du cuir et de l'huile mêlées. « Encore, encore ! ». Ça, c'est un des premiers mots que j'ai su dire.

L'épicerie se trouve derrière le coin, chaussée de Charleroi. Kempeneer. Je me souviens encore de son nom. Pour y aller, il faut remonter la rue de la Victoire où nous habitons. « Des telotos, encore, encore. ». Ma diction n'est pas encore tout à fait au point, mais je peux parler si je veux. Elles passent en grondant, s'arrêtent au feu rouge et pétaradent. Là, je peux les regarder tout à loisir avant qu'elles ne redémarrent. Je suis émerveillé. Il y a aussi un trolleybus qui passe place Paul-Emile Janson, en haut de la rue et qui sent le caoutchouc et la poussière. Il fait parfois des étincelles en passant sous la toile des câbles auxquels il est rattaché par deux fils parallèles. Moi aussi avant j'avais un fil.

Mon nom, c'est Pierre. On dit Pierrot. « Mon Pierrot est dans la lune », dit ma maman. Je suis distrait, je ne comprends pas vraiment tout ce qui se passe. D'ailleurs, à vrai dire, je m'en fiche un peu. Ça m'est resté, il me faut toujours quelqu'un à côté de moi, une femme qui m'explique. Hier encore, au cinéma, je me suis penché vers Dominique : « C'est qui, le type, là ? ». « Mais le même ! Le petit garçon qu'on a vu, devenu grand, vingt ans après ! ». Ah, oui, je n'avais pas compris. Je me perds vite dans les histoires compliquées. De toute façon, tout cela n'a pas vraiment d'importance.

Les grands disent toujours « petit ». Mon petit garçon par-ci, mon petit garçon par-là. Alors, moi aussi pour me justifier et me mettre à l'abri je dis : « Je suis encore petit ! ». Il y a Pierre et Pierrot. C'est bizarre la voix qu'ils prennent pour nous parler. Ils nous prennent pour des idiots. « Les enfants ne comprennent pas, ils sont trop petits, dit maman. D'ailleurs, il dort déjà. ». Mais j'entends tout dans mon petit lit. (...)

LA SUISSE EST LE PLUS BEAU PAYS DU MONDE pour les petits garçons. On y va chaque année depuis ma naissance. Ma maman nous a fait spécialement des sacs de couchage en plumes : le mien et rouge, celui de Marie est jaune vif et un peu plus grand. Nous allons à Evolène où ma maman loue un chalet. Les autocars postaux qu'on doit prendre pour s'y rendre sont magnifiques : d'un jaune qui réchauffe les yeux, avec un liseré rouge et blanc. Ils sont puissants, avec des roues immenses, un grand radiateur en diptyque cerné de chrome, d'énormes phares de part et d'autre, ouverts comme de grands yeux, et plantés au-dessus de garde-boues galbés sous lesquels je plonge du regard pour apercevoir les essieux, les ressorts et les tambours de frein. Il y a aussi une remorque pour les bagages. « Chic, on va pouvoir y mettre les valises. » Je m'installe sur la banquette la plus proche du conducteur pour le regarder faire. Il manie le volant d'une main sûre, touche toutes sortes de manettes qui font de petits bruits, enfonce des pédales, reprend ses manettes, et à chaque tournant fait passer les extrémités du car par-dessus le vide. Quand je serai grand, je serai conducteur d'autocar.

J'ai bien aimé la Suisse. L'odeur du foin et des vaches est presque aussi agréable que celle de l'huile et de l'essence. Les fermiers qui nous louent le chalet ont une Willys. Elle a un parfum bien à elle. Ce que j'aime dans la jeep, c'est qu'elle n'a pas de porte. Quand on roule, on voit la route et le paysage qui défilent. Ils nous emmènent parfois ainsi au village. On peut aussi rabattre le pare-brise avant et sentir le vent quand on roule. C'est chouette. Et quand il pleut, on peut aussi mettre le toit en toile, et même des portes. Mais je préfère quand on roule sans rien. Le chalet sent bon aussi. Il est tout en bois et placé près du torrent, le « roule-roule » comme je l'appelle. On y monte par un escalier sur une sorte de passerelle, faite de quelques planches, avec une simple latte de garde-corps. « Attention ! Donne-moi bien la main. », dit ma maman. Tout cela m'enchanté. La porte du chalet est basse. Deux pièces sombres, avec un âtre, éclairées de petites fenêtres à croisillons. Nous dormons sur des sacs remplis de paille. Heureusement que ma maman nous a fabriqué nos sacs de couchage en duvet ! Le dimanche, les femmes et les hommes d'Evolène se mettent en costume. Ma sœur Marie aimerait bien avoir une robe noire avec des rubans rouges et un plastron brodé de petites fleurs. Moi, j'aimerais bien avoir une Willys. Mon papa nous a rejoints. Avec lui, installé dans son sac à dos, je grimpe sur les montagnes et les glaciers. C'est ainsi qu'à trois ans, j'ai presque touché le ciel.

(...)

>> PAGE XX

